

Comment je me suis évadé d'Allemagne

Pierre Cocostéguy 1942 (extrait)

Si vous utilisez cet article,
merci de citer la source :
Association Ikerzaleak
Maison du Patrimoine
64130 Mauléon Licharre
<http://ikerzaleak.wordpress.com>
Ainsi que le nom et l'auteur de
l'ouvrage d'où ce texte est tiré



Pierre Cocostéguy à l'époque de la Guerre 1939-1945

L'arrivée en zone non-occupée

Mercredi 22 juillet

Il est une heure moins un quart, les nerfs tendus, la respiration arrêtée, on attend..... Un bruit de ferraille, là-bas devant, la trappe s'est ouverte, une voix que nous connaissons nous appelle « Ici France libre, vous pouvez sortir ».

Minute incomparable que je suis bien impuissant à décrire ; et comme il y en a peu dans la vie. Seuls ceux qui sont passé par là pourront comprendre et réaliser un moment pareil. Comme nous étions rentrés, on ressort en nous entraînant et nous voilà tous les sept sur le tas de charbon barbouillés de noir et de rouille à moitié trempés, comme assommés de bonheur, incapables de dire un mot, nous rions et nous pleurons ensemble, ivres de joie. Ça c'est des moments qui comptent dans la vie. Ici commencent les plus belles minutes que nous ayons connues jusqu'à ce jour. Après tant de misères, c'est trop de joie d'un seul coup, impossible de bien réaliser ce qui nous arrive, de mettre de l'ordre dans les idées ; le bonheur comme un vin trop fort nous grise et on se laisse aller pareils à des enfants sans chercher à comprendre plus loin. Devant l'énorme foyer le chauffeur, un grand maigre de quarante ans, mets du charbon à coups de pelle. Le mécanicien – notre providence d'aujourd'hui- manœuvre des manettes puis se penche au dehors, surveille les signaux et sans dire un mot nous regarde avec son bon sourire qui en dit long. La machine géante file comme une flèche à travers la campagne, brûlant les petites gares ! C'est fête complète : le temps est magnifique, l'air frais nous fouette le visage ; on n'en revient pas. Là-bas nous venons de traverser une période de froid et de pluie, ici il fait beau et très chaud, c'est la sécheresse depuis quelques temps.[...]

On traverse les villes sans s'arrêter jusqu'à Bourg-en-Bresse. Là nous sommes restés une heure. Nous avons bu un coup et avons voulu payer notre bienfaiteur, il n'a rien voulu accepter pas même qu'on paye à boire. Il reçoit l'ordre d'avoir à remorquer un train de marchandises jusqu'à Ambérieux, on doit faire un grand détour vers la Savoie, mais que nous importe qu'on passe là où ailleurs puisque nous sommes libres. A présent on roule tout doucement, on s'arrête à toutes les gares et voilà Ambérieux. Là de nouveau une heure à attendre pour amener un omnibus à Lyon. Le soleil baisse quand nous rejoignons le Rhône et nous voilà bientôt à Lyon. Il est huit heures et

Comment je me suis évadé d'Allemagne

demies quand on entre en gare des Brotteaux. De quel cœur nous avons serré la main de ce brave homme à qui nous devons tant et que jamais nous ne pourrons oublier. Il nous donne son adresse pour partir -Tournier Emile à Champfronier (Ain)- (1) nous recommandant sur la discrétion, car même en zone libre, il faut savoir tenir sa langue, ce n'est plus comme autrefois et nous gagnons la sortie.

A l'employé qui nous demande nos billets, nous répondons « on arrive d'Allemagne sans billets ». Du coup tout le monde nous dévisage : nous devons être comiques couverts de suie et de rouille, de véritables ramoneurs, et tout le monde éclate de rire ; mais c'est encore nous qui rions le plus de bon cœur.

Au premier agent on demande le centre d'accueil des prisonniers et nous voilà à travers Lyon, pour la première fois depuis deux ans, libres comme l'air sans anges gardiens à nos trousses. Au centre d'accueil c'est des prisonniers rapatriés ou évacués qui nous donnent à manger et nous y passons la nuit.



Jeudi 23 Juillet

Le jeudi 23 juillet il fait grand jour quand on se lève. A présent il faut se faire démobiliser car on est toujours soldats. On va trouver chez lui le directeur du centre. Il est dans un petit magasin à faire des colis pour les prisonniers.

Il faut raconter notre aventure, bientôt le magasin est plein d'auditeur, les uns nous apportent à boire, à manger, d'autres nous fourrent des sous dans les poches, nous on se laisse faire, on mange, on boit, on raconte sans arrêt. Puis quand on se décide à partir on nous dirige à la caserne de la Vitriolerie au bord du Rhône. Nous y arrivons à onze heures ; aussitôt à la douche, tous nos effets à la désinfection. Au sortir de la douche on nous habille tout de neuf : chemises, caleçons, chaussettes, souliers et un beau costume bleu, tout sauf le vieux béret qui reste toujours le même, parti avec nous, il revient

avec nous après avoir fait la guerre, la captivité et l'évasion.

Maurice Tournier, mécanicien à la SNCF à fait passer la ligne de démarcation à Pierre Cocostéguy et à ses camarades

Là nous avons fait peau neuve, nous y avons laissé notre croûte de bagnards, notre crasse de la route. Nous

sommes civils à présent, des hommes comme les autres. Il est midi, la table est servie, c'est un petit banquet en notre honneur. Un lieutenant vient manger avec nous, nous souhaiter la bienvenue et puis nous mettre un peu au courant de ce qui s'est passé en France pendant notre absence. Ainsi on nous reçoit mieux qu'on n'aurait espéré.

Après-midi nous écrivons aux camarades, une carte qu'on a fait suivre à cette intention pour leur faire comprendre que nous sommes arrivés. Et par la pensée nous voyons dans une quinzaine de

Comment je me suis évadé d'Allemagne

jours là-bas à Birkenfeld quand un soir en rentrant l'interprète après que le gardien aura fermé la porte à clé annoncera. « Ils sont arrivés ». Quelle émotion dans le commando. On ne parlera que de ça toute la soirée ; que de projets, que d'espoirs, naîtront ce soir et quand après l'appel, la lumière sera éteinte, bien des yeux se mouilleront, de cafard et de tristesse et ne se fermeront pas de toute la nuit. Tout cela nous le savons, pour y avoir passé. Pauvres camarades ! Ils sont toujours là-bas et nous à présent on nage dans la joie. Nous ne pouvons nous empêcher d'avoir les larmes aux yeux [...]

Vendredi 24 Juillet

[...] maintenant en route pour la visite à l'hôpital. Nous passons de nouveau à la radio, ensuite on nous photographie en ville pour l'identification et nous rentrons pour la soupe. Le menu est abondant et bien préparé ; aussi nous n'avons pas chômé à table, l'estomac aussi tend à se rattraper des crans qu'il a fallu serrer pendant quelques jours. Si on ne se retenait on mangerait toute la journée sans arrêt. On nous désigne à chacun notre lit dans une baraque bien propre, où nous sommes une quinzaine de rapatriés. Nous y avons rencontré trois évadés partis de Idar-Oberstein à quinze kilomètres de Birkenfeld. Ils sont arrivés en Meurthe et Moselle un peu plus au nord que nous. Et là sur nos petits lits après une courte sieste nous avons passé un après-midi merveilleux. Remis un peu d'aplomb, là nous avons commencé à réaliser pleinement notre bonheur partagé entre le désir d'arriver chez nous et de pouvoir enfin embrasser tous les nôtres, et celui de faire durer le plus possible ces heures inoubliables dans l'attente du moment inévitable où nous serons enfin comblés. Ces heures dont nous n'aurons peut-être jamais de semblables dans la vie.

Nous évoquons notre triste aventure depuis cette après-midi de juin 1940 où vaincus nous avons été faits prisonniers là-bas dans les Vosges après dix jours et nuits de retraite, harassés, à bout, ne pensant plus qu'à une chose, avoir la vie sauve et pouvoir enfin dormir. Nous avons dormi cette nuit de juin mais quel réveil ! Le départ pour la captivité. Les cruelles étapes vers l'Allemagne à travers l'Alsace, ce grand ruban kaki plein les routes, ce qu'était hier l'armée française, aujourd'hui un vulgaire troupeau de bêtes qu'on emmène à coups de crosse. Marche ou crève.

Voilà notre destin à présent pendant de longs jours, sans boire, sans manger, les pieds en lambeaux. Qui dira le nombre de ceux qui sont restés sur les bords des routes, crevés comme des chiens car il n'y a pas d'autres termes, et les autres se traînant, s'arrêtant pour repartir quand les S.S, hurlant, vous tombaient dessus à coups de crosse ou nous déchargeaient leurs fusils derrière les oreilles.

Lunéville, Dieuze, Lixing, Saint Avold, Forbach, Sarrebruck et enfin l'arrivée à Trèves là-haut au camp Pétrisberg. Ça été l'effondrement. La faim ! Cinq et six heures d'attente pour un quart d'eau bouillie avec un peu d'orge, passant le reste des journées allongés par terre faute de pouvoir tenir debout, là nous avons commencé à mesurer la profondeur de notre défaite, quoique on maintenait en nous l'espoir d'un retour proche. Puis le départ en Kommando chez les paysans. L'arrivée à Birkenfeld le 16 juillet 1940.. Devant notre « Villa Chagrin » fermée de barbelés les patrons rassemblés choisissaient leurs prisonniers. La foire aux ânes disions-nous après. Le triste c'était d'être les ânes !

Comment je me suis évadé d'Allemagne

Le premier contact avec nos patrons fut meilleur qu'on ne l'aurait cru, ils furent humains en général. On nous donna à manger et on se cru sauvé et de notre côté on fit preuve de bonne volonté car nous avions faim.

Puis ce fut les longs mois d'attente des nouvelles de France, de chez nous. Les discussions interminables les soirs au Kommando, ignorant tout de ce qui se passait au pays ; les alternatives d'espoir et de découragement pour ce qu'on espérait et redoutait à la fois. Tout cela dans une atmosphère de prompt retour soigneusement entretenue par une habile propagande. Vinrent les mois d'Octobre et Novembre avec les premières lettres et colis qui nous firent tant de bien, mais ce fut aussi le début de l'hiver si rude en ce pays. Les cruelles souffrances physiques par des températures allant parfois jusqu'à 32° en-dessous de zéro. Souvent à l'abri chez les paysans souvent sur les routes à déblayer la neige, glacée par les terribles rafales du vent d'est qui gèle tout ce qui ne bouge pas.

Ce fut la fin de nos illusions. Oui nous étions tombés bien bas, nous n'étions plus des hommes comme les autres, mais de vulgaires bagnards au milieu d'un monde se disant civilisé. Que de rage impuissante, que de malédictions à l'adresse de nos geôliers les soirs quand ils nous avaient bouclés dans nos chambres autour d'un mauvais feu de fortune.

Enfin vint le printemps avec les premières fleurs au mois de mai. Le retour du beau temps fit germer bien des projets surtout parmi les jeunes. Les deux premiers qui tentèrent leur chance arrivèrent sans encombre à Nancy, puis en zone libre ; mais huit autres partis par deux en l'espace d'un mois furent tous repris. La réaction ne se fit pas attendre ; les mesures disciplinaires tombèrent comme de la grêle, les vexations aussi et souvent les mauvais traitements de la part de quelques brutes.



Camou-Cihigue, petit village de Haute-Soule

Tout cela ne fit que stimuler les hésitants. La partie était engagée entre gardiens et prisonniers et elle allait durer tant que durerait pour nous la captivité. Ceux qui pour quelque raisons ne pouvaient tenter leur chance se faisaient un devoir d'aider les plus décidés, d'abord pour eux-mêmes ensuite pour jouer un bon tour aux gardiens et aux patrons. Aussi les soirs de départ quand bien souvent il y avait alerte au Kommando, la nuit en chemise les bras en l'air ou au pas de gymnastique n'avons-nous pas pensé en serrant les dents « Pourvu qu'ils arrivent ». Hélas il faut reconnaître que bien souvent le destin a été cruel pour les évadés. Que de fois après plusieurs jours, ne nous a-t-on pas ramené nos camarades partis plein d'espoir et gonflés à bloc, à présent à plat brisés de fatigue et de privations, parfois de mauvais traitements. Mais ayant goûté quelques jours à l'incomparable liberté, tous avant de partir pour le camp disciplinaire, nous disaient « à la première occasion je repars ». Sur trente-deux camarades partis durant l'été 1941 quatre sont arrivés, les deux premiers, puis nos deux copains Jacques et Julien partis fin mai. Nous n'avons pu avoir leur nouvelles précises qu'au mois de novembre dans un colis.